

Introduction au socialisme rationnel de Colins [Ivo Rens]

Autor(en): **Lasserre, André**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **19 (1969)**

Heft 2

PDF erstellt am: **11.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

lierendes entgegenzustellen» (170). Die Revolution von 1848 war für Ranke ein schwerer Schock und hinterließ tiefgreifende Wirkung. Im zweiten Abschnitt wird darum gefragt, welche Rolle diese Revolution für die Bewertung historischer Erscheinungen gespielt habe; er hält die «Änderungen in der Vorlesung über neuere Geschichte» fest: Bei der Beurteilung der englischen Reformation kann eine Akzentverschiebung nur andeutungsweise auf das Revolutionserlebnis zurückgeführt werden. Den Abfall der Niederlande interpretierte Ranke immer wieder verschieden. Im Wandel seines Urteils über den Prager Fenstersturz kann man sein Erlebnis der Revolution von 1848/49 nur vermuten. Bei der Beurteilung des Westfälischen Friedens ist ein Wechsel zu beobachten, der auf das Revolutionserlebnis zurückgeführt werden kann. Dazu kommen die Änderungen im Urteil über die polnische Teilung: Ranke rechtfertigte sie immer als politische Notwendigkeit, nicht ohne zu übersehen, daß die Teilung rechtlich nicht begründet werden konnte. Vor 1848 verband er mit seinem Urteil oft eine moralische Verurteilung; nach 1848 ging er über diese Ereignisse knapp hinweg. Der letzte Abschnitt dieses Kapitels lautet: «Rankes Reflexionen über die Objektivität historischen Verstehens und ihrer Grenzen.» Es wird zunächst gezeigt, «wie Ranke Objekt und Subjekt des historischen Verstehens eingrenzt» (183). Bergs kluge Überlegungen, die er aufgrund von Rankes Aussagen zu diesem Thema macht, sind es wert, anhand des Werkes nachvollzogen zu werden. Die abschließende geschichtsphilosophische Untersuchung hat «den eigentlichen Prozeß des Verstehens und wie sich in ihm das Problem der Objektivität stellt» zum Thema; sie gewährt einen tiefen Einblick in Rankes Art, die Welt als Geschichte zu verstehen, sowie in das Problem historischen Verstehens überhaupt.

Im Anhang teilt der Verfasser den Bericht Eševskijs über eine Vorlesung Rankes mit und gibt eine Liste von mehreren hundert Hörern nebst einem Verzeichnis sämtlicher Vorlesungen Rankes und der erhaltenen Nachschriften. Ein Literaturverzeichnis schließt den Band ab.

Gunter Berg bezeichnet seine Arbeit bescheiden als «Werkstattbericht». Der reiche Inhalt der Arbeit, die vielen verarbeiteten Quellen und der sorgfältige Anmerkungsapparat, der auf eine Fülle von benutzter Literatur hinweist, überzeugen uns, daß er mit seiner Studie mehr als nur «einen Beitrag für eine wissenschaftlichen Bedürfnissen genügende Ranke-Biographie» (7) geleistet hat; der Preis der Philosophischen Fakultät der Universität Erlangen-Nürnberg (1968) ist Berg für seine Arbeit sicher mit Recht zugesprochen worden.

Neuallschwil/Basel

Ernst Ziegler

IVO RENS, *Introduction au socialisme rationnel de Colins*. Neuchâtel, La Baconnière, 1968. In-8°, 546 p.

A la fin de son ouvrage, l'auteur fait deux constatations qui laissent l'historien perplexe et le critique angoissé: la première, c'est que de l'œuvre impo-

sante laissée par Colins, il ne reste rien en fin de compte depuis que la première guerre a dispersé ses très rares disciples; la seconde, c'est que l'on ne peut juger sérieusement de la pensée originale de ce socialiste que sur le plan philosophique, tout son système se construisant rationnellement à partir de prémisses fondamentales. Si I. Rens s'y meut avec adresse, le lecteur non initié trébuche facilement et se sent fort emprunté de dissenter et du système et de l'analyse de celui-ci.

La première partie s'aborde aisément, car elle a un caractère biographique, l'auteur décrivant la vie mal connue d'un aventurier qui fait d'abord sa carrière au service de Napoléon avec une fidélité exemplaire. Après avoir quitté le service en 1811 pour des études de médecine et de science naturelle, on le retrouve en effet chef d'escadron après Waterloo, mêlé à diverses entreprises bonapartistes: au Texas en 1818, par exemple, où il devrait créer avec d'autres fidèles une sorte de base napoléonienne au Nouveau Monde. Si l'affaire avorte, il en profite pour s'installer à Cuba où il fera fortune en douze ans, dans une plantation fondée sur l'esclavage; curieux détour pour accéder au socialisme! 1830 le mène à Paris, ayant abandonné fortune et famille; pour un temps conspirateur bonapartiste, il est surtout effrayé par le paupérisme et se met à l'étude des sciences, en particulier de la science sociale. Peu importe si on le traite de fou à cause de son système qu'il bâtit peu à peu; il écrit pour l'avenir. En attendant une reconnaissance posthume, il vit petitement, se consacrant dès 1842 à la composition de ses vingt volumes de «Science sociale» et de quelques ouvrages de critique contre d'autres réformateurs sociaux. De rares disciples l'entourent avec deux desquels il rompra après 1848, R. de la Sagra et L. de Potter, le Suisse Hugentobler restant pour l'aider à publier ses livres.

De l'œuvre pesante de Colins, au style ingrat, l'auteur étudie d'abord son premier essai: «Du pacte social et de la liberté comme complément moral de l'homme» où Colins cède provisoirement à la tentation réformatrice. On y trouve déjà certaines idées fondamentales sur l'existence de Dieu et surtout sur la connaissance comme moyen d'atteindre à la liberté, son programme social réclamant l'appropriation commune du sol et ses revendications politiques portant sur l'établissement d'une démocratie restreinte très proche du système censitaire. Plus tard, il repoussera la démocratie.

Plus de la moitié du livre, soit quelque trois cents pages, est consacrée au socialisme rationnel sous sa forme définitive et s'articule en trois chapitres: Du sens de l'histoire; de la réalité de l'ordre moral; vers la société nouvelle.

La société humaine, constate Colins est historiquement fondée sur la violence, qui crée le droit. Comme une communauté organisée ne peut exister que par l'adhésion à un ordre établi, il s'agit pour le pouvoir d'empêcher les hommes de connaître les tares du système, de raisonner pour concevoir un autre régime. C'est ainsi que dans une première période, les despotes ont interdit le libre examen, imposé une religion, accaparé le sol et créé l'esclavage, monopolisant la propriété et la connaissance. Dans un second temps, l'impri-

merie, le protestantisme et la philosophie ont dissout la société unitaire. Quant à la démocratie, elle a amené le règne d'une majorité qui prétend décider de la vérité alors que celle-ci est souveraine. Elle mène ainsi à l'anarchie, le libre examen restant incompressible. En même temps le progrès technique dévié par la prétendue science économique multiplie la misère et la justifie. Il faut donc trouver un moyen de régénérer le monde, en particulier grâce à une nouvelle morale, rationnelle cette fois: «La vérité vous libérera.» Colins s'y emploie en démontrant longuement la possibilité de la connaissance de l'ordre moral, qui est régi par la raison et démontrable mathématiquement. De la minutieuse étude qu'en fait I. Rens et qui est impossible à résumer ici, on retiendra cette citation: «L'ordre moral, c'est l'harmonie éternelle: entre la liberté des actions et la fatalité des événements.» Du jour où cet ordre moral sera reconnu incontestable, l'Etat n'aura plus à punir des coupables, mais à guérir des égarés. L'ordre sera maintenu sans nuire à la liberté, la morale et le droit seront identiques à l'intérêt de chacun. Reste à parvenir à cette société nouvelle! C'est ce qu'enseigne la science sociale, identique au socialisme rationnel. Par elle, on sait déjà que le matérialisme doit s'évanouir, que l'Etat se réduira au minimum parce que la souveraineté de la raison liée à une conversion des esprits assurera le règne de la morale, que le travail sera libre, chacun pouvant disposer du sol collectivisé et jouissant de prêts publics à bas intérêt, etc. Pour y arriver, il ne faut pas suivre les chemins des autres socialistes qui ignorent les vrais problèmes: le pouvoir ne se prend pas par la force, sinon l'on restera dans le même système de contrainte que jusqu'ici. Il faut enseigner le socialisme rationnel jusqu'à ce qu'un jour, un autocrate qui l'aura compris, en applique les principes, s'oriente peu à peu de la force vers la raison et surtout l'enseigne à la jeunesse. «L'autocratie rationnelle» est un stade obligatoire. Colins s'attarde du reste sur les étapes et les procédés. Il précise en tout cas que le socialisme rationnel ne pourra intégralement se réaliser qu'une fois faites la transformation de la propriété et celle des esprits. C'est pourquoi les disciples du maître ont toujours été des exilés dans le socialisme, inlassables critiques des autres écoles et du matérialisme, mais sans grande influence aussi.

L'étude est remarquable par la richesse de l'information (en particulier dans le chapitre biographique), la minutie des analyses et l'ampleur des connaissances. I. Rens passe aisément avec Colins des analyses sur la valeur à la théorie du langage (qui joue un grand rôle chez Colins), mais reste toujours un historien, s'efforçant de replacer le théoricien et sa pensée dans les conditions de son époque et de ses expériences personnelles. Le lecteur le suit en revanche avec une certaine difficulté: non seulement les théories sur la sensation chez Condillac ou la sensibilité réelle comme base de la logique et de la métaphysique, par exemple, le laissent embarrassé, mais l'auteur use trop généreusement des termes «essentiel», «important» et autres. A lire cinq cents pages de notions fondamentales, on perd l'équilibre, sans savoir en fin de compte ce qui est secondaire! Au surplus la présentation massive des

chapitres à peine découpés ici et là de quelque rare sous-titre désespère le lecteur qui n'est pas animé d'une patience à toute épreuve. Cet ouvrage est utile, car il révèle un théoricien trop ignoré du socialisme, original et difficile d'accès; mais à rester fidèle à la pensée de Colins, ce qui est indispensable, I. Rens n'a pas pu se libérer entièrement non plus de ses méthodes et peut-être de son style.

Lausanne

André Lasserre

JEANNE CARON, *Le sillon et la démocratie chrétienne, 1894-1910*. Paris, Plon, 1967. In-8°, 800 p.

Le magistral ouvrage de J.-B. Duroselle sur « Les débuts du catholicisme social en France »¹ a mis en évidence le rôle social créateur et l'influence politique novatrice du christianisme quand l'Eglise elle-même se laisse rénover par l'esprit évangélique, alors que ce même christianisme se transforme rapidement en force d'inertie et parfois en puissance réactionnaire quand l'institution ecclésiastique ou la pratique religieuse deviennent des traditions ou des fins qui se suffisent à elles-mêmes.

A. Coutrot et F. Dreyfus² ont montré, implicitement, le même parallélisme d'une part entre le regain d'intérêt pour le progrès social au sein des Eglises chrétiennes et les temps de réveil religieux et, d'autre part, entre l'assoupissement spirituel et le durcissement conservateur au sein du christianisme³.

L'analyse beaucoup plus sectorielle que Jeanne Caron consacre à ce fort courant de pensée et d'action, aussi étendu en importance que court en durée, que provoqua l'action du « Sillon » dans le catholicisme et la vie publique française, met en évidence les mêmes phénomènes. Elle montre en effet que Marc Sangnier, le jeune polytechnicien qui, à la fin du siècle passé, enrageait de voir son Eglise et la grande masse de ses coreligionnaires enlisés dans une stérile nostalgie de la monarchie et dans une hostilité spirituellement injustifiable contre la démocratie était d'abord préoccupé du réveil de la foi catholique et ce n'est que subsidiairement qu'il considéra – en vue de l'action – les implications pratiques et les conséquences politiques et sociales de ce renouveau.

C'est comme animateur de petits groupes de prières et d'étude que Sangnier commence son activité. Il réunit ses camarades dans la « crypte » du Collège Stanislas. On y discute des conditions nouvelles, philosophiques et sociales, dans lesquelles cette jeune génération doit vivre sa foi, à la suite du renouvellement que Blondel a apporté à la philosophie catholique traditionnelle et en tenant compte de l'avènement définitif de la démocratie, pas encore accepté par la hiérarchie et la grande majorité des catholiques français.

¹ Paris, PUF, 1951, 788 p.

² *Les forces religieuses dans la société française*, Paris, Colin, 1965, 344 p.

³ Cf. pp. 27, 35, 70, etc.